



**HAL**  
open science

# Toulouse et les Toulousains pendant le siège de Montauban

Didier Foucault

► **To cite this version:**

Didier Foucault. Toulouse et les Toulousains pendant le siège de Montauban. 400e anniversaire du siège de Montauban (1621-1622), Colloque inter-académique de Montauban, 21-22 septembre 2021, Académie des sciences, des lettres et des arts de Montauban, 2022. hal-04311253

**HAL Id: hal-04311253**

**<https://univ-tlse2.hal.science/hal-04311253>**

Submitted on 28 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2022 : « Toulouse et les Toulousains pendant le siège de Montauban », in *400<sup>e</sup> anniversaire du siège de Montauban (1621-1622)*, Colloque inter-académique de Montauban, 21-22 septembre 2021, Montauban, Académie des sciences, des lettres et des arts de Montauban, 2022.

### **Toulouse et les Toulousains pendant le siège de Montauban**

Les Toulousains ont été partie prenante de la campagne antiprotestante de 1621, conduite par Louis XIII et dont le siège de Montauban a été l'épisode majeur. Ils y ont participé de loin, en constituant une sorte de base arrière pour les armées royales, en leur apportant un soutien logistique et en leur fournissant de l'armement ; ils s'y sont également impliqués directement en participant aux assauts contre les fortifications de la cité rebelle. Cet engagement, dans ce qui pour eux était une authentique neuvième guerre de religion, fut d'autant plus acharné que leurs motivations plongeaient des racines loin dans le siècle passé et qu'elles se trouvaient ravivées depuis ce temps par un environnement géographique perçu comme une menace permanente.

\*

Revenons tout d'abord une soixantaine d'années en arrière. En 1562, plus précisément. Date essentielle tant pour Toulouse que pour Montauban car, alors que débutaient les guerres de Religion, le destin des deux cités a basculé dans des directions opposées<sup>1</sup>.

À Toulouse, comme à Montauban et en de nombreuses villes du royaume, depuis les années 1520-1530, des foyers de contestation religieuse, d'abord relativement isolés, progressivement de mieux en mieux structurés, sont apparus. Malgré la répression qui s'abattait parfois – le premier bûcher toulousain fut en 1532 celui d'un régent de l'université, Jean de Caturce, auquel Rabelais fait allusion dans le *Pantagruel*<sup>2</sup> – le mouvement a pris de l'ampleur, gagnant différents milieux, notamment une partie des notables de la cité : nobles, hommes de loi, universitaires et étudiants, marchands... Leur force grandit tellement qu'en mai 1562, alors que dans la reste du pays chacune des deux confessions rivales tentait de prendre le contrôle des villes, ils se crurent assez puissants pour faire basculer la capitale du Languedoc dans le camp réformé. C'était sans compter sur la résistance des catholiques. Alors que les protestants contrôlaient, au nord de la ville, les quartiers autour du Capitole, au sud, le secteur du parlement et de la cathédrale demeurait aux mains de leurs adversaires. Les combats furent sanglants. Ils ont duré plusieurs jours. Le relatif équilibre des forces intérieures fut rompu par l'arrivée de troupes mobilisées dans les pays catholiques avoisinants et l'annonce de l'approche de l'armée de Monluc. Quasiment privés de secours extérieurs, les protestants durent capituler. Ils avaient perdu 200 à 300 hommes. Quant aux familles des vaincus, elles furent contraintes de s'exiler, mais avant de trouver refuge dans des localités amies, elles ont subi le harcèlement des populations rurales catholiques qui fit de nouvelles victimes. Dix ans plus tard, en 1572, à l'occasion de ce que Janine Garrisson a appelé la « saison des Saint-Barthélemy »<sup>3</sup>, ceux qui résidaient encore à Toulouse, ou y étaient revenus,

---

<sup>1</sup> Sur la situation de Toulouse et de ses environs pendant les guerres de Religion, on pourra consulter la synthèse récente de Pierre-Jean Souriac incluse dans l'*Histoire de Toulouse et de la métropole*, publiée sous la direction de Jean-Marc Olivier et Rémy Pech (Toulouse, Éditions Privat, 2019), ainsi de celles proposées par Michel Taillefer dans la *Nouvelle histoire de Toulouse* (dir. Michel Taillefer), et par Bartolomé Bennassar dans l'*Histoire de Toulouse* (dir. Philippe Wolff), publiées respectivement en 2002 et 1973 chez le même éditeur. Pour une approche plus approfondie, voir : Pierre-Jean Souriac, *Une guerre civile. Affrontements religieux et militaires dans le Midi toulousain (1562-1596)*, Seyssel, Champ Vallon, 2008.

<sup>2</sup> François Rabelais, *Pantagruel*, V.

<sup>3</sup> Janine Garrisson, *Tocsin pour un massacre ; la saison des Saint-Barthélemy*. Paris, Le Centurion, 1975.

subirent de nouvelles persécutions : 200 à 300 d'entre eux furent massacrés. Toulouse était devenue une citadelle farouchement catholique, célébrant tous les ans la « Délivrance » de 1562 par une procession vengeresse – procession que dénonça Voltaire deux siècles plus tard lors de l'affaire Calas et qui ne cessa qu'au début de la Révolution.

Cette intransigeance se poursuivit pendant les décennies suivantes. La ville fut un soutien indéfectible de la Ligue. Son refus de tout compromis était tel que même les catholiques modérés étaient y étaient suspects, à l'exemple du président Duranty et son beau-frère l'avocat général Daffis qui furent assassinés. Elle se montra hostile au nouveau roi, Henri IV, lorsqu'il monta sur le trône, et le combattit sans relâche jusqu'en 1596. Après la signature de l'édit de Nantes, le parlement de Toulouse retarda son enregistrement dans le Languedoc et les provinces voisines jusqu'en 1600, près de deux ans après sa signature. Toutefois les quelques protestants toulousains ne furent pas autorisés à édifier un temple et durent se déplacer à Portet pour célébrer leur culte, à une dizaine de kilomètres du Capitole.

Autour de 1620, deux décennies après le retour à la paix, une grande partie des quelques 40 000 habitants de la cité conservait la mémoire vive des guerres passées et regardait avec horreur toute forme de dissidence religieuse.

\*

Il serait cependant insuffisant de considérer l'attachement au catholicisme des Toulousains uniquement sous l'angle de leur opposition au protestantisme. Ce serait négliger le fait que la foi en la religion de leurs pères s'était, au cours de ces années de lutte, profondément renforcée et modifiée, en intégrant notamment les préceptes de la réforme tridentine. Sans entrer dans le détail d'une question qui a fait l'objet de la thèse récente d'Estelle Martinazzo, quelques exemples saillants méritent d'être rappelés<sup>4</sup>.

Il y a eu tout d'abord la précocité des réformes entreprises. Elles ont été impulsées par le haut dès 1590, lors d'un important concile provincial convoqué par l'archevêque de Toulouse, François de Joyeuse. Malgré l'absentéisme de ce dernier et celui de son successeur Louis Nogaret de la Valette<sup>5</sup>, ces prélats ont été secondés par des vicaires généraux très énergiques. Ils ont su insuffler dans le clergé séculier les principes du concile de Trente. Si, vers 1620, cette entreprise n'a pas encore porté tous ses fruits, de nouvelles générations de prêtres investissent les cures et les nombreuses prébendes du diocèse. Ils relèvent les ruines des 138 édifices religieux détruits ou endommagés par les armées protestantes dans les années 1570-1580. Ils sont étroitement encadrés par des synodes diocésains et des visites pastorales qui se multiplient.

Le clergé séculier n'est pas le seul à connaître un tel renouveau. Toulouse, à la Renaissance, comptait en son sein de nombreux monastères. L'emprise foncière de l'Église, qui s'étendait également sur des collèges et des hôpitaux, n'a fait que se renforcer pendant les guerres et aux lendemains immédiats de celles-ci. Les anciens ordres se sont réformés : les Cordeliers en 1552, les Frères prêcheurs en 1599, les Franciscains en 1601. Des congrégations chassées de zones protestantes se sont repliées à Toulouse : les Jésuites qui arrivent de Pamiers ; les Chartreux fuyant Saix près de Castres. La paix revenue, les fondations de nouveaux établissements se multiplient : Dominicaines de Sainte Catherine de Sienne (1603), Pères de la doctrine chrétienne (1604), Ursulines (1610), Carmélites (1616)...

Fait remarquable, ces installations bénéficient du soutien financier de nombreux notables. Certains, issus du monde parlementaire, poussant leur engagement jusqu'à quitter

---

<sup>4</sup> Estelle Martinazzo, *Toulouse au Grand Siècle. Le rayonnement de la Réforme catholique (1590-1710)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

<sup>5</sup> Ils ont occupé le siège archiepiscopal respectivement de 1588 à 1605 et de 1614 à 1627. Il n'y eut aucune nomination entre 1605 et 1614. En 1621, Louis Nogaret de La Valette d'Épernon, fraîchement promu cardinal, n'est pas présent dans le Midi lorsque se déroule le siège de Montauban.

l'habit laïc pour entrer dans les ordres conjointement avec leur épouse : le conseiller Boret et Marie de Costa ; le conseiller Raymond Garribal et Marguerite de Senaux...

En effet, un nombre important de laïcs, dans tous les milieux, participent activement au renouveau catholique. Cela se manifeste notamment par une efflorescence de confréries. Aux anciennes, liées aux corporations de métier ou à des dévotions attachées traditionnellement à un saint ou une chapelle, s'ajoutent celles, propres à la Contre-réforme, dédiées au Rosaire et au Saint-sacrement. Fondées dans les années 1570, quatre compagnies de pénitents – les bleus, les noirs, les blancs et les gris – marquent profondément la religiosité baroque de la cité, en participant à de spectaculaires processions. Les campagnes toulousaines apportent également leur contribution à ce mouvement de fond : en 1615, plus des trois-quarts des paroisses ont au moins une confrérie dévote et une telle dynamique se poursuit jusque tard dans le siècle.

\*

En dépit de l'éradication *intra-muros* du protestantisme et de l'hégémonie conquérante du catholicisme tridentin sur la population du diocèse, l'environnement géographique de Toulouse apparaît pourtant, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, comme lourd de menaces.

De la Saintonge au Dauphiné, Toulouse, qui est la ville la plus peuplée du Midi, se trouve alors au centre d'un arc où le protestantisme dispose de forces importantes. S'y trouvent notamment concentrées la majorité des places de sûreté huguenotes. Prévues par l'édite de Nantes, elles sont puissamment fortifiées et garnies de forces armées.

En rapprochant la focale sur le ressort du parlement de Toulouse, dans un rayon de 50 à 80 kilomètres, le bas-Quercy autour de Montauban, les alentours de Castres et de Revel, le pays de Foix et une partie de la Gascogne sont largement gagnés au calvinisme.

Le diocèse lui-même compte les places de sûreté de L'Isle-Jourdain et du Mas-Grenier<sup>6</sup>, ainsi que des communautés protestantes très déterminées autour de Caraman.

Il y eut certes, à Toulouse comme ailleurs, une certaine détente au cours de la première décennie du siècle. Mais, très rapidement, dès le début du règne de Louis XIII, de nouvelles tensions ont ranimé l'inquiétude des Toulousains.

Désormais dirigé par le fougueux duc de Rohan, le parti protestant, bien que divisé, a pris une orientation plus radicale. Soutenu par ses coreligionnaires du Poitou, de la Guyenne et de Languedoc – ce qui n'avait rien de rassurant pour les Toulousains – Rohan s'est d'abord allié à Condé dans sa lutte contre Concini et Marie de Médicis. Alors que des affrontements épisodiques secouaient ces régions, que La Rochelle s'élevait en centre de la rébellion contre le roi, ce dernier s'en prenait au Béarn, dont les protestants s'opposaient à la restitution des biens de l'Église catholique.

\*

Un tel contexte n'épargnait pas le diocèse de Toulouse. Des troubles opposant catholiques et protestants ont éclaté au Mas-Grenier ; ils se sont étendus vers Lombez et

---

<sup>6</sup> Pour les Toulousains, la menace de ces deux places n'était pas négligeable. Voici comment les décrit le *Mercurius gallicus* en 1621 : « L'Île en Jourdain est [...] à quatre lieues de Toulouse, sur la rivière de Save, on l'appelait le Réveille matin des Toulousains, pour ce que la garnison était tous les matins aux faubourgs de Toulouse, pour y picorer et y prendre des prisonniers : c'est une ville champêtre, petite, mais assez bonne pour le négoce, à cause des marchés qui y sont établis ; bâti un peu en pente, en bon territoire, l'accès aisé, les murs bâtis de brique, et toutefois de facile abord pour n'y avoir que de petits fossés : dans cette ville est un château bâti aussi de brique, remparé de quelque terreplein en certains endroits, où partie des maisons servent de murs, dans lequel il y avait assez de munitions de guerre, un canon et deux couleuvrines.

Le Mas de Verdun est sur la rivière de Gimone à quatre lieues de Toulouse, place de conséquence, la fortification est ancienne, et néanmoins très bonne à cause de l'avantage de l'assiette. » *Le septiesme tome du Mercurius gallicus*, Paris, Estienne Richer, 1623, p. 657-658 (l'orthographe est modernisée comme dans les citations suivantes).

Lecture dans la Gascogne voisine ; une rumeur circulant dans Toulouse que 4000 révoltés étaient prêts à se soulever mit en émoi la municipalité...

Les *Annales*, que les capitouls rédigeaient à l'issue de leur mandat, portent témoignage de leur crainte de devoir affronter un nouvel épisode de guerre civile<sup>7</sup>. Cette obsession se traduit par des mesures visant à protéger la ville et à renforcer son armement. L'on effectue des réparations sur les murailles, notamment aux abords de la Garonne, dans le secteur de Saint-Cyprien<sup>8</sup>. L'on fait surveiller les portes en doublant la garde...

Constatant que « la ville s'étant trouvée aux mouvements derniers survenus en l'année 1615 et 1616 dépourvue d'armes et de munitions »<sup>9</sup>, les capitouls ont pris les devants pour ne pas se trouver sans défense en cas de regain de tensions. Dès 1617, la commande d'un millier de mousquets est passée à Bayonne<sup>10</sup>, tandis que le propriétaire d'un moulin à martinet, nommé Hélié Bachelier, fournit l'année suivante 109 canons de mousquet. Pourvus de chevrons, visières et serpentines, ils sont essayés avant d'être réceptionnés. Ces achats sont complétés par 20 arquebuses et 60 mousquets de Cologne, fournis avec leur bandoulière, d'où pendent les charges de poudre, et leur fourchette destinée à supporter le poids du canon pendant le tir<sup>11</sup>. À la même époque, un millier de piques de Biscaye sont saisies à Grisolles ; un marchand de Bayonne les transportait sur la Garonne<sup>12</sup>. Elles lui sont payées, sont ensuite garnies de fer et soigneusement entreposées. À un forgeron de Périgueux, sont achetés 645 quintaux de « balles » (boulets) de couleuvrine et 800 de canon<sup>13</sup>. Le premier président du parlement, Gilles Le Mazuyer, s'étant rendu à Paris et Rouen pour participer à l'assemblée des notables, les capitouls lui ont donné 8 000 livres pour acheter 1 000 mousquets de Cologne qui sont livrés par le port de Bordeaux<sup>14</sup>.

Pour entreposer armes et munitions, la municipalité a décidé d'agrandir l'arsenal qui se trouvait dans la maison de ville (l'actuel donjon du Capitole)<sup>15</sup>. Une habitation mitoyenne appartenant aux religieuses jacobines a été achetée et réaménagée à cet effet. Piques, mousquets, canons, boulets et poudre y sont soigneusement rangés et leur inventaire fait l'objet de vérifications à chaque renouvellement du corps capitulaire.

Dès 1620, l'on se tient ainsi prêt à toute éventualité en suivant de près les événements qui avivent les inquiétudes de la population. Apprenant, par exemple, la victoire du roi aux Ponts-de-Cé – il s'agit ici d'une rébellion de la reine-mère – un grand feu de joie est allumé devant le Capitole et l'on fait tirer le canon en signe d'allégeance au souverain<sup>16</sup>. Après cette bataille, Louis XIII se rend dans le Poitou et en Guyenne dans le but de rétablir la situation religieuse dans le Béarn et en basse-Navarre. Pour s'assurer du soutien de la capitale du Languedoc, il convoque une délégation de parlementaires et de capitouls. La rencontre a lieu à Preignan, au nord d'Auch ; les notables lui font part de leur « juste indignation armée contre les rebelles », en déclarant : « votre peuple toulousain [...], prosterné à vos pieds en nos personnes voue ses biens, ses affections, son sang avec sa vie à la manutention de votre service et de votre autorité »<sup>17</sup>.

<sup>7</sup> *Annales manuscrites de la ville de Toulouse*, 5<sup>e</sup> livre (1601-1617), BB 277 ; 6<sup>e</sup> livre (1618-1633), BB 278, archives municipales de Toulouse. En ligne : « <https://www.archives.toulouse.fr/> ».

<sup>8</sup> *Ibidem*, BB 277, chronique 289 (1617), p. 371.

<sup>9</sup> *Ibidem*, BB 278, chr. 290 (1618), p. 26.

<sup>10</sup> *Ibidem*, BB 277, chr. 289 (1617), p. 437.

<sup>11</sup> *Ibidem*, BB 277, chr. 289 (1617), p. 439.

<sup>12</sup> *Ibidem*, BB 278, chr. 290 (1618), p. 26.

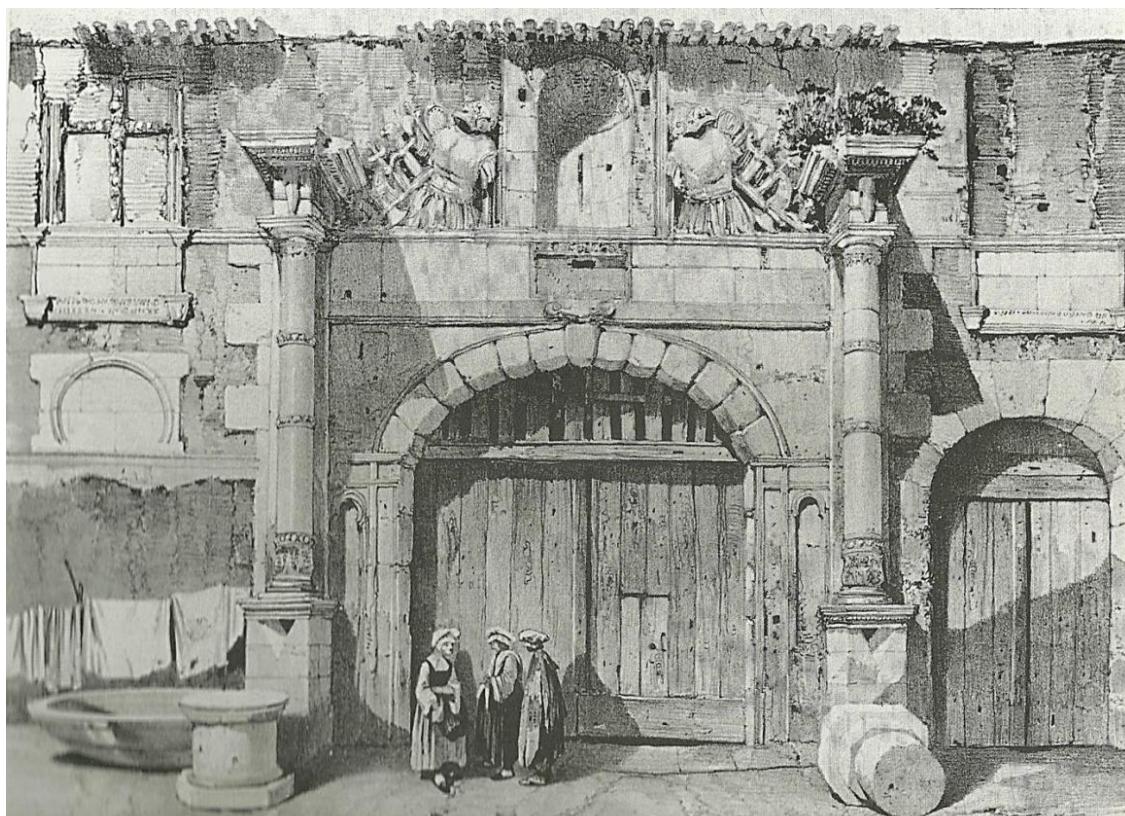
<sup>13</sup> *Ibidem*, BB 278, chr. 290 (1618), p. 46-47.

<sup>14</sup> *Ibidem*, BB 278, chr. 290 (1618), p. 47 ; chr. 291 (1619), p. 45.

<sup>15</sup> *Annales...*, *op. cit.*, BB 278, chr. 289 (1617), p. 19 ; chr. 291 (1619), p. 59 ; chr. 292 (1620), p. 59.

<sup>16</sup> *Ibidem*, BB 278, chr. 292 (1620), p. 61.

<sup>17</sup> *Ibidem*, BB 278, chr. 292 (1620), p. 63-64.



**Porte de l'ancien arsenal édifée à la fin des années 1610 près du Capitole<sup>18</sup>**

Dans la niche centrale se trouvait une statue de Louis XIII réalisée en 1618 par Arthur Legoust

La soumission du Béarn acquise sans heurts notables, le souverain retourne à Paris mais l'effervescence gagne de nombreuses cités protestantes du Midi après que Louis XIII a interdit la tenue d'une assemblée générale à La Rochelle demandée notamment par Montauban.

Dès leur entrée en fonction à la sainte Luce, le 13 décembre, les nouveaux capitouls ont pour principale préoccupation « les troubles et mouvements de guerre [...] en ce temps causés par les rebelles de la religion prétendue réformée »<sup>19</sup>. Ils ne se trompent guère car, dès le début de l'année 1621, les tensions interconfessionnelles se multiplient dans le Vivarais, mais aussi à Montauban, Castres, Saverdun, Pamiers ou Cazères, ainsi que dans tout le Centre-Ouest. Face à cette agitation, le roi, secondé par Luynes et une grande partie de la noblesse – parmi laquelle d'éminents chefs protestants comme Lesdiguières –, entreprend au printemps une nouvelle campagne pour réduire à obéissance les villes rebelles.

Début août, le roi a atteint la moyenne vallée de la Garonne. Le 10 du mois, alors qu'il est à Agen, il commande au duc de Mayenne de « nettoyer toutes les petites villes rebelles qui étaient au-delà de la Garonne et puis passer à Toulouse »<sup>20</sup>. Layrac est soumise et ses fortifications sont démantelées ; Lectoure se déclare fidèle ; suivent les cités gasconnes de Tournan, Mauvezin, Manciet et surtout le Mas-Verdun (ou Mas-Grenier) et L'Isle-Jourdain. Pour les Toulousains, c'est un immense soulagement car tout l'ouest garonnais se trouve ainsi neutralisé. Mayenne demande d'ailleurs au parlement de Toulouse de faire abattre les fortifications de Mauvezin, du Mas et de L'Isle-Jourdain, « afin que Toulouse puisse à

<sup>18</sup> Musée Paul Dupuy, Toulouse.

<sup>19</sup> *Ibidem*, BB 279, chr. 293 (1621), p. 79.

<sup>20</sup> *Mercure françois*, *op. cit.*, p. 656.

l'avenir vivre en repos, hors de la crainte de ces villes »<sup>21</sup>. Ordre qui fut suivi avec zèle par les heureux bénéficiaires d'une telle mesure !

Mayenne poursuit ses opérations en se dirigeant vers Montauban, car la mission qu'il accomplit vise à préparer le siège de la ville. La décision de s'emparer de cette place, à la pointe, avec La Rochelle, de l'insubordination protestante, a été prise sur insistance du roi et de Luynes, mais en dépit de l'opposition d'une partie de l'état-major. Divers arguments ont prévalu dans la décision emportée par le parti belliqueux, parmi ceux-ci, rappelle le *Mercure françois* : répondre à la « supplication des Toulousains à Sa Majesté, pour leur ôter cette épine du pied, et ce qu'ils offraient donner maintenant pour aider aux frais du siège »<sup>22</sup>.

Mayenne, en effet, alors qu'il s'apprête à se rendre dans le Quercy, n'a pas manqué de solliciter cette aide dans une lettre au parlement. Craignant les menées de Rohan qui menacent la partie orientale du diocèse, les Toulousains répondent immédiatement à cet appel.

La ville est en effet prête à l'affrontement. Début juillet, les Toulousains ont levé une troupe de 1 000 hommes de pied et de 100 cavaliers dans le diocèse, la moitié de l'effectif étant fourni par la métropole. Ils sont commandés par Colomiès, qui s'est déjà illustré, « pendant les troubles et mouvements passés ». L'entretien de ces hommes devant être assuré par « toute sorte de personnes privilégiées et non privilégiées ». Répondant à Mayenne, ils décident d'envoyer à Montauban la moitié de l'effectif mobilisé, soit 500 fantassins et 50 cavaliers<sup>23</sup>. Par ailleurs, les pièces à l'appui des comptes de la municipalité attestent que de très nombreux achats de munitions, d'armement et d'équipements pour la guerre ont été effectués pendant l'année 1621<sup>24</sup>.

« Dès le vingt-sixième de juillet, rapportent les *Annales*, douze pièces, canons ou couleuvrines, furent menées hors de la maison de ville et conduites près la porte Arnaud-Bernard, montées à neuf et en très bon équipage pour servir où serait besoin »<sup>25</sup>. La porte Arnaud-Bernard, faut-il le préciser, est située au nord et s'ouvre directement sur la route qui conduit à Montauban. Moins d'un mois plus tard, 8 de ces canons et couleuvrines sont transportés par Colomiès dans le secteur de Villebourbon, où aboutit la route de Toulouse. Cela représente une part non négligeable des 45 pièces qui, selon le *Mercure françois*, sont installées début septembre aux abords de Montauban, et plus de la moitié du total de l'artillerie du faubourg de Villebourbon, où trois batteries, comptant 13 canons et 2 couleuvrines, sont pointées contre les rebelles<sup>26</sup>.

C'est d'ailleurs dans cette zone qu'a été positionné le régiment de Toulouse, non loin de deux autres, commandés par des nobles ayant une résidence dans la ville : Jean-Louis de Mauléon, sieur de Francon, un noble commingeois<sup>27</sup>, et Adrien de Monluc, petit-fils du chef de guerre et mémorialiste ; il était comte de Cramail (Caraman) et gouverneur du comté de

---

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 658. Mauvezin, bien que située hors du diocèse de Toulouse est une place suffisamment proche pour être perçue comme menaçante par les Toulousains. Elle est décrite ainsi par le *Mercure françois* : « La fortification de Mauvezin est de sept bastions, revêtus de murailles jusqu'au parapet, les fossés sont dans le roc. Il y a dedans des habitants en plus grand nombre qu'il ne faut pour la garde et défense de cette place, tous munis de longue main : il y a 15 pièces sur roues. » *ibidem*, p. 657.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 819.

<sup>23</sup> *Annales...*, *op.cit.*, BB 279, chr. 293 (1621), p. 79-80.

<sup>24</sup> Elles sont conservées aux archives municipales de Toulouse dans les dossiers CC2619 (1620-1621) et CC2620 (1620-1621).

<sup>25</sup> *Annales...*, *op.cit.*, BB 279, chr. 293 (1621), p. 82.

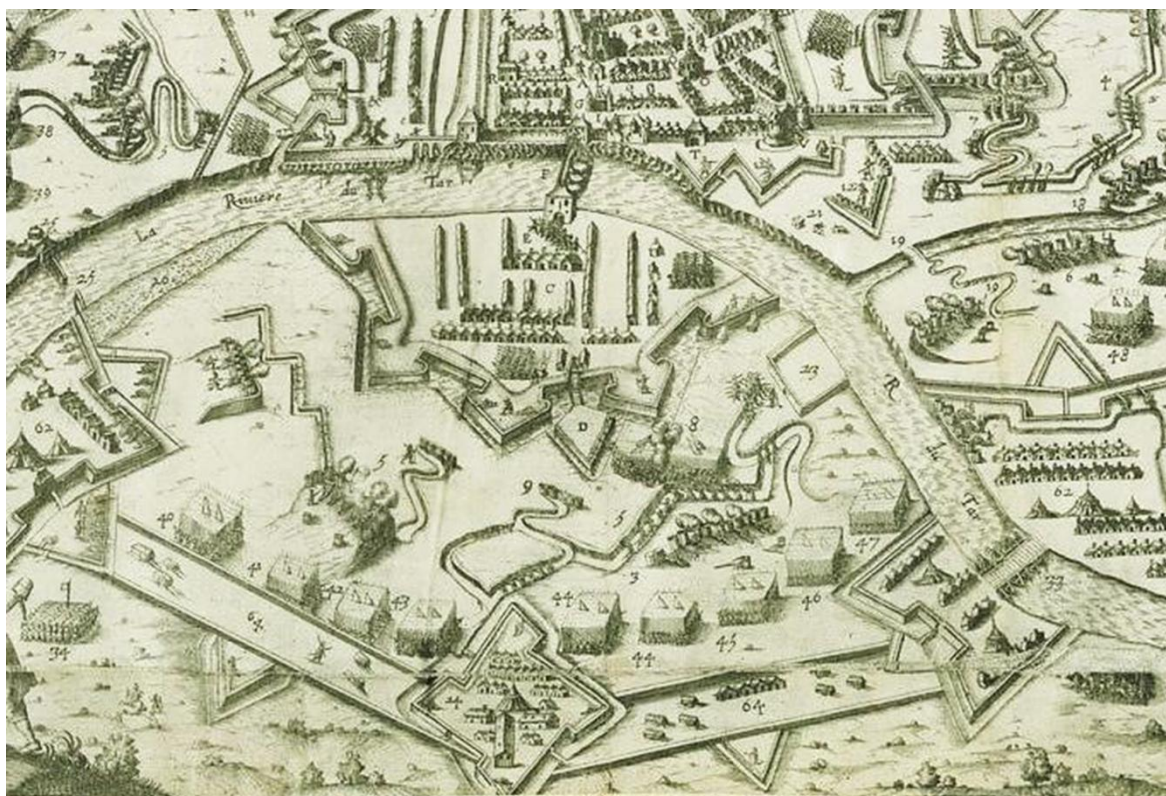
<sup>26</sup> *Mercure françois*, *op. cit.*, p. 824 et 826.

<sup>27</sup> Sur Francon, voir Jean-Christophe Sanchez, « Deux nobles commingeois dans l'entourage de Vanini : le baron de Montaut et le sieur Francon », in Didier Foucault, Yves Le Pestipon, Olivier Guerrier, *Autour du 400<sup>e</sup> anniversaire du bûcher de Vanini. L'esprit de liberté à Toulouse au temps du parlement (1443-1790)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi (à paraître en 2022).



Foix, d'où il arrivait après avoir participé à la reddition de cités protestantes de ce pays pyrénéen<sup>28</sup>.

Il est difficile de connaître précisément la part prise par chacun de ces régiments au cours des nombreuses opérations qui ont été menées contre les fortifications de ce quartier ; celles-ci avaient une importance stratégique particulière puisqu'elles protégeaient le pont sur le Tarn qui reliait Villebourbon au reste de cité. La résistance des Montalbanais y a été particulièrement acharnée et les dommages infligés aux assiégeants ont été très importants. Francon, par exemple, y fut tué et Cramail blessé<sup>29</sup>. Surtout, c'est la perte d'Henri de Mayenne, le 17 septembre, qui a été le plus douloureusement ressentie ; sur place, car il commandait ce secteur et jouissait d'une grande autorité auprès de ses hommes, mais aussi dans la France catholique, où sa popularité était également immense.



**Le faubourg de Villebourbon où furent engagés les Toulousains pendant le siège<sup>30</sup>**  
(au numéro 40 le régiment de Francon, au 44 celui de Cramail, au 45 celui des Toulousains)

<sup>28</sup> Sur Cramail voir : Véronique Garrigues, *Adrien de Monluc (1571-1646). D'encre et de sang*, Limoges, Pulim, 2006.

<sup>29</sup> Les circonstances de la mort de Francon, témoignent de l'âpreté des combats et de la pugnacité des Montalbanais : « Le dixième octobre, le maréchal de Thémines ayant fait jouer une mine à la demi-lune du bastion de Villebourbon, et ayant fait loger quelques soldats au-dessus, la nuit suivante les assiégés firent une sortie, où ils coupèrent la gorge à tout ce qui était logé sur la demi-lune, mirent en fuite le deux, trois et quatrième poste des tranchées, et poursuivirent leur pointe jusqu'à la tente dudit sieur maréchal, remplirent une grande partie des tranchées, brûlèrent les galeries et les montures du canon, mirent le feu aux poudres, et emportèrent un fauconneau. Après avoir tenu les tranchées six heures, ils furent rechassés par les sieurs de Baraut, Sainte-Croix et Francon, maîtres de camp. Ce dernier eut un bras coupé dont il est mort depuis. En cette sortie on a écrit qu'il avait été tué 28 personnes de remarque ou officiers de compagnies, avec deux cents soldats ; et les assiégés quatre de tués et deux prisonniers. » *Le Mercure françois, op. cit.*, p. 870-871.

<sup>30</sup> Détail du *Plan de la ville et siège de Montauban et du dessein au blocquement d'icelle. Anno 1621*, BNF, en ligne sur Gallica : « <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55002357q/f1.item> ».



L'annonce de la mort du duc provoqua une émeute antiprotestante à Paris tandis que « la ville de Toulouse en eut un particulier ressentiment »<sup>31</sup>. À l'initiative des pénitents bleus, auxquels Mayenne était affilié, un grand service religieux y fut en effet célébré, au cours duquel le docteur Bourlon, un religieux augustin, prononça un éloge funèbre<sup>32</sup>. L'émotion fut d'autant plus grande que venait d'arriver dans la ville Dominique de Jésus-Marie, un carme déchaussé espagnol qui avait prédit au roi le décès d'un grand de sa cour, sans toutefois donner un nom précis. Pour la population toulousaine, il ne faisait pas de doute que cette prédiction concernait Mayenne, et le religieux s'est pour cela trouvé entouré d'une immédiate vénération. Selon les *Annales*, « tout le monde le suivait en foule pour recevoir sa bénédiction ; on lui coupait son habit et celui s'estimait heureux qui en pouvait avoir une petite pièce »<sup>33</sup>.

La suite est bien connue. Les Montalbanais ne fléchirent pas. Alors que Rohan organisait le soutien de la ville rebelle par l'est, des cités qui s'étaient soumises quelques semaines plus tôt dans les vallées de la Dordogne et de la Garonne se soulevaient ; à l'exemple de la forteresse de Monheurt, entre Tonneins et Agen ; place d'autant plus importante que, suivant le *Mercurie françois*, elle « arrête le commerce de Bordeaux à Toulouse » et « menace de servir de bride aux armes du roi devant Montauban »<sup>34</sup>.

L'enlèvement des opérations, la dysenterie et les épidémies qui privent l'armée royale d'une partie de ses troupes – à l'exemple du duc de Montmorency, gouverneur de Languedoc, qui, atteint par la maladie, quitte le siège avec un régiment de 3 000 hommes peu après son arrivée –, les pluies incessantes et l'approche de la mauvaise saison tant redoutée par les chefs militaires hostiles au déclenchement du siège voulu par Luynes... tout cela pèse sur le moral des assiégeants. Les Toulousains, recrues fraîches et peu aguerries, en sont particulièrement affectés<sup>35</sup>. « Le régiment, rapporte le *Mercurie françois*, se licencia presque tout entier »<sup>36</sup>. Une telle décision a probablement été prise après le décès de leur colonel, Colomiès, « atteint d'une fièvre continue contractée en ladite armée »<sup>37</sup>.

La fin est proche et, le 9 novembre, le siège est levé. Cet échec est durement ressenti à Toulouse. Depuis la mi-août, la ville vit au rythme des combats tout proches. Elle sert de résidence à une partie de la Cour venue guerroyer ou s'informer du déroulement des opérations : Gaston d'Orléans frère du roi, le prince de Verneuil et Madame de Verneuil enfants naturels d'Henri IV, le duc de Guise, le nonce pontifical et même l'ambassadeur d'Angleterre ; à chacune de ces visites, parlementaires et capitouls se doivent de suivre un

<sup>31</sup> *Annales...*, *op.cit.*, BB 279, chr. 293 (1621), p. 85.

<sup>32</sup> *Le Mercurie françois*, *op. cit.*, p. 850.

<sup>33</sup> *Annales...*, *op.cit.*, BB 279, chr. 293 (1621), p. 85. La présence au siège de Montauban de ce religieux – déjà entouré d'une auréole de sainteté – est évoquée par son biographe, le R. P. Philippe de la Sainte-Trinité, aux pages 596-598 de *La vie du vénérable Père Dominique de Jésus-Maria général des Carmes déchaussés* (Lyon, François Comba, 1668). Son passage à Toulouse y est simplement signalé.

<sup>34</sup> *Le Mercurie françois*, *op. cit.*, p. 882.

<sup>35</sup> Une anecdote, il est vrai tirée d'un récit protestant, illustre bien l'inexpérience des engagés toulousains sur un terrain qu'ils ne connaissaient pas, à la différence de leurs adversaires : « Quelque bon compagnon ayant observé comme les Toulousains avaient environné de croix Villebourbon, à autre fin qu'à chasser les malins esprits du camp, s'avise d'en planter quelques-unes près de ce ruisseau [de la Garrigue], aux lieux plus propres pour les embûches, et les faire servir de leurre aux imprudents nouveaux-venus ignorants les limites de leur sûreté. La ruse ne fut découverte, que plus de quatre-vingts n'eussent laissé la vie et leur argent, en offrande involontaire au pied de ces croix. » H. Joly, *Histoire particulière des plus mémorables choses qui se sont passées au siège de Montauban*, s. 1., 1623, p. 64.

<sup>36</sup> *Le Mercurie françois*, *op. cit.*, p. 883.

<sup>37</sup> *Annales...*, *op.cit.*, BB 279, chr. 293 (1621), p. 88. Cette hypothèse est soutenable car les récits du temps montrent combien la détermination des hommes de troupe dépend davantage de leur attachement à l'officier qui les guide au combat qu'à la fidélité qui lie ce dernier à son souverain. Le décès ou la défaillance d'un chef – comme c'est attesté lors de la maladie qui contraignit le duc de Montmorency de quitter le siège de Montauban – entraîne souvent la démobilisation de son régiment.

cérémonial de réception aussi fastidieux que dispendieux. Des prisonniers sont momentanément incarcérés dans les prisons, en attente d'être embastillés quand ils sont nobles ou de finir aux galères s'ils sont roturiers ; tel est le sort du duc de Beaufort et d'une centaine de ses hommes, envoyés en renfort à Montauban par Rohan mais obligés de capituler. Quant aux conséquences d'un siège à l'issue de jour en jour plus incertaine, elles commencent à peser sur la population : « Les commissaires du roi entrepreneurs du pain de la munition pour l'armée vinrent en Toulouse résolus de prendre le blé des greniers de tous les habitants au prix de six livres le setier, quoique au marché de la Pierre il se vendît beaucoup plus ; ce qui fut empêché par lesdits sieurs capitouls comme fait contraire aux règlements et police de ladite ville ; et par ce moyen lesdits pourvoyeurs furent contraints faire leur prix avec les maîtres boulangers de ladite ville qui s'obligèrent de leur faire tous les jours quarante mille pains de ladite munition, deux desquels étant la nourriture d'un soldat chaque jour »<sup>38</sup>.

L'annonce de la défaite est très mal accueillie par les Toulousains. L'on doute même de la détermination prise par une partie des forces engagées, notamment du fait de la présence de protestants parmi les armées royales. Une telle suspicion est partagée par la municipalité, comme en témoigne le constat que font les capitouls qui ont pris sa suite pour 1622, lors de l'inventaire de l'arsenal. Ils découvrent une réserve de boulets que « messieurs leurs devanciers avaient fait retirer secrètement au-dessous du grand degré de l'arsenal, voyant la profusion qu'en faisaient les officiers de l'artillerie, qui étaient presque tous de la religion prétendue réformée durant ledit siècle »<sup>39</sup>. Toutefois, la responsabilité de ce fiasco est entièrement imputée à Luynes qui, de toute part, se voit reprocher son aventurisme mais aussi ses tractations avec les rebelles. Le *Mercurie françois* s'est fait écho de cette cristallisation du mécontentement local contre le connétable : « Non seulement le menu peuple de Toulouse faisait des imprécations contre lui, mais aussi des personnes de qualité en firent des plaintes ». Le résident de Florence le confirme, en signalant qu'à Toulouse « beaucoup d'écrits outrageants » contre le favori « sont affichés sur les murs »<sup>40</sup>. Alerté par le duc de Montbazon présent dans la ville, Luynes lui envoie une réponse des plus cinglantes : « Laissons dire les peuples et ceux dont la fainéantise donne loisir de gloser sur les déportements d'autrui. Quelle ingratitude a cette ville d'oublier si facilement le bien qu'on leur a fait, de leur ôter une quantité de villes qui, comme des harpies, avaient toujours les griffes prêtes à les déchirer. »<sup>41</sup>

\*

La retraite sonnée, les édiles se préparent en toute hâte à réserver une somptueuse réception au souverain<sup>42</sup>. Exercice fort difficile en des circonstances si peu glorieuses ! Afin d'occulter l'échec du siège, les Toulousains choisissent de reprendre, dans leurs harangues, les mêmes arguments que ceux que Luynes leur avait opposés. Ils insistent sur le succès d'un

<sup>38</sup> *Ibidem*, BB 279, chr. 293 (1621), p. 85.

<sup>39</sup> *Ibidem*, BB 280, chr. 294 (1622), p. 103.

<sup>40</sup> *Histoire du siège de Montauban*, s. l. n. d., p. 124.

<sup>41</sup> *Le Mercurie françois*, *op. cit.*, p. 889. Le ressentiment du connétable éclata quelques jours plus tard lors de la visite protocolaire d'une députation du parlement à l'occasion de la présence dans la ville du roi et de sa cour. Il reprocha aux magistrats d'avoir orchestré une campagne de dénigrement contre sa personne, en « cherchant à lui attirer la haine du peuple », et s'indigna qu'ils eussent eu la « témérité de dire au roi qu'en quittant la province, il tournait le dos à ses ennemis ». Alors que le président restait sans réponse, le conseiller Bertrand répliqua vertement « que c'était à eux qu'il appartenait de faire connaître au roi ce que les gens de cour n'osaient lui découvrir ». La délégation se retira très mécontente du mépris affiché par Luynes à l'égard des représentants d'une si haute institution du royaume. Le récit de cette altercation se trouve notamment dans l'*Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie française*, du P. Gabriel Daniel (nouvelle édition, Amsterdam/Leipzig, Arkestée et Merkus, t. XIII, 1758, p. 365-366.

<sup>42</sup> Les cérémonies ont été longuement décrites par Jean Alard, *Entrée du Roy à Tolose*, Toulouse, Raymond Colomiés, 1622 et par le *Mercurie françois*, *op. cit.* p 892-925. Voir également : Antonia Janik, « L'entrée et le séjour de Louis XIII à Toulouse en novembre 1621 », *Annales du Midi*, 1996, 421-439

conquérant qui « avait déjà avancé en moins de six mois ce que tant de grands rois avaient à peine entamé ou commencé pendant soixante ans ». Ajoutant, dans une dialectique contournée, que « si quelques autres se trouvèrent encore dans la résistance et l'obstination » – comment ne pas penser à Montauban ? – « c'est la justice de Dieu qui le permet pour accroître la gloire de vos armes et la peine de leur infidélité »<sup>43</sup>.

Il n'y a pas lieu ici de détailler le long parcours du roi, depuis son entrée porte Arnaud-Bernard jusqu'à la cathédrale Saint-Étienne où un *Te Deum* a été chanté. Les nombreuses inscriptions sur les arcs de triomphe réalisés par les plus grands artistes de la région, les discours prononcés à chaque station, témoignent de l'inquiétude sous-jacente de la population de demeurer dans un environnement si hostile, mais témoignent aussi de sa détermination à continuer le combat au côté de son souverain.

Le roi parti le 18 novembre, après seulement trois jours de présence dans la ville, le seul soulagement que les Toulousains éprouvent est l'annonce de la défaite des protestants du pays de Foix à Varilhes. Mais le danger semble présent de toute part : dans la vallée de la Garonne, dans le Montalbanais, entre Caraman, Revel et Castres, et au-delà, dans le bas-Languedoc, où Montpellier ne va pas tarder à se soulever<sup>44</sup>...

Toulouse, qui a beaucoup dépensé pour approvisionner l'armée royale en vivres, armes, poudre et munitions, se sent très vulnérable<sup>45</sup>. Certes, une partie de l'armement du duc de Montmorency a été entreposée dans la ville, mais l'urgence commande de récupérer l'artillerie de la cité qui se trouve encore à Moissac et Castelsarrasin. Celle-ci a beaucoup souffert. Il faut promptement réparer les canons endommagés, remplacer ceux qui s'avèrent inutilisables, se procurer balles et boulets et garnir le magasin à poudre. Or la ville ne dispose ni d'artisans qualifiés, ni de matière première, ni d'entreprise – fonderie, moulin à poudre – pour remplir ces tâches<sup>46</sup>.

1621, avait commencé dans l'espoir de voir enfin se desserrer l'étreinte protestante sur la ville et son proche pays. La victoire des Montalbanais a réduit à néant cette espérance et l'année se termine dans une sourde crainte de l'avenir qu'apaise à peine l'attente d'un retour salvateur du monarque<sup>47</sup>.

Didier Foucault  
Académie des sciences et belles lettres de Toulouse  
FRAMESPA – Université Toulouse Jean Jaurès

---

<sup>43</sup> *Le Mercure françois*, *op. cit.*, p. 89-894.

<sup>44</sup> Les troubles (pillage d'églises) ont en effet commencé le 3 décembre.

<sup>45</sup> La visite de l'arsenal après la prise de fonction de la nouvelle municipalité en décembre 1621 est à cet égard éloquente du peu de moyens de défense qui demeureraient dans la cité ; il n'y a été trouvé « pour tout qu'environ demi baril de poudre, le reste ayant été consumé au siège de Montauban. Ensemble tous les boulets sauf ceux que Messieurs leurs devanciers avaient fait retirer secrètement ». *Annales...*, *op.cit.*, BB 280, chr. 294 (1622), p. 103.

<sup>46</sup> C'est ce à quoi s'attachent les capitouls pendant les premiers mois de l'année 1622. *Ibidem*, BB 280, chr. 294 (1622), p. 103-105.

<sup>47</sup> Louis XIII est revenu à Toulouse le 27 juin 1622, à l'occasion d'une nouvelle expédition contre les protestants du Midi. Il a évité soigneusement d'attaquer Montauban mais s'en est pris aux localités voisines (Nègrepelisse, Saint-Antonin) avant de concentrer ses efforts sur Montpellier et le bas-Languedoc. Cette campagne, si elle ne délivre pas les Toulousains des menaces que constitue Montauban ou Castres, leur apporte néanmoins une satisfaction. Après de nombreuses tergiversations, ils obtiennent que le régiment du maréchal de Praslin se porte contre Caraman, centre d'un secteur du Lauragais où les huguenots se montrent très agressifs. La cité se soumet, une garnison catholique y est installée et ses fortifications démolies aux frais des Toulousains. *Ibidem*, BB 280, chr. 294 (1622), p. 114-116.

